

Le non essentiel indispensable

Je ne suis guère platonicien. L'opposition entre le monde des idées et leurs images trompeuses sur le mur de la caverne, si elle nous rappelle utilement la relativité de nos points de vue, me semble le plus souvent utilisée pour définir une Vérité dont certains se déclarent détenteurs, et asseoir ainsi des positions de pouvoir plus narcissiques que bienveillantes.

En somme, aux essences idéales, immuables et insaisissables, je préfère les incarnations imparfaites et vivantes.

Les souffrances qui accompagnent cette pandémie interminable, cette mer épuisante aux vagues toujours recommencées, me semblent liées d'une part à la réelle détresse de ceux qui ne peuvent plus du tout gagner leur vie, et, pour tous, nourries par la privation de ces choses considérées comme non-essentiels, et dont l'absence se fait de plus en plus durement ressentir.

Je ne discute pas la hiérarchie qu'imposent la peur de la mort et le souhait de protéger *en même temps* les personnes vulnérables et un système de santé affaibli volontairement depuis des années par une gestion purement économique, « comme une entreprise ».

Je veux souligner que c'est justement le côté non-essentiel qui est essentiel dans ces activités. Des activités « de peu », c'est-à-dire légères, souvent gratuites, non obligatoires, apparemment superflues, toujours choisies, volontaires. Petits espaces de liberté dans un monde de contraintes de plus en plus prégnantes.

Pouvoir se promener nez au vent, sortir sur une envie soudaine sans but précis, ou juste pour aller prendre un verre entre amis. Flâner. Rêvasser. Ouvrir une fenêtre ou une porte au bonheur d'un concert, d'une pièce de théâtre, d'un film, d'un ballet... C'est l'absence de toute ce en-plus, ces à-côtés, qui rend la vie triste et pesante.

Enlever l'inutile, il ne reste que l'obligatoire.

Enlever le gratuit, c'est supprimer le don dans nos échanges, réduits alors au calcul marchand ou à l'obligation du devoir.

Le monde devient mécanisme, mécanique, machinique... l'humain disparaît au profit d'une organisation sans créativité, sans inventivité, sans écarts, sans surprises... un monde lisse, purement fonctionnel. Un monde qui tourne certes, qui fonctionne, c'est certain, mais il tourne à vide, il fonctionne pour fonctionner, sans un autre sens qui lui donne justement du sens.

Paradoxalement les vagues que nous affrontons sont plates et suppriment tout relief.

Vivement le retour de l'inutile indispensable, du superflu fondamental, de tous ces moments échappés du fonctionnel...

C'est cet indécent refus de servir immédiatement à quelque chose qui fait la beauté et le mystère de la vie. L'esthétique et l'éthique, spécifiques de l'humanité, sont fondées sur cette disponibilité à un questionnement sans réponse utilitariste.

L'absence de ce supplément absurde, la culture, nous fait perdre ce qui est justement la caractéristique la plus précieuse, et universelle, de notre humanité.